

jean.yves esquerre



les corps désordonnés



éditions



sunyata

jean.yves esquerre



les corps désordonnés

à Olivier

éditions



sunyata

encre couverture : jean.yves esquerre

© éditions sunyata

tous droits réservés pour tous les pays
pour **les corps désordonnés**, 2005

I

un souffle, un voile.
tout me pousse vers le néant.
chaque fois que tu me laisses,
en apnée, près du gouffre,
mon corps se rétrécit,
se fripe.

mille rides acides qui tracent tes départs,
mes attentes froides de nuit,
dégoulinent.
mes rivières asséchées soudain
par ton absence
mesurent le vide béant
qui m'attend et m'accueille chaque fois.
plus profond.

éloigné de tout rivage,
je flotte,
un étau sur le cœur,
sans mémoire,
pétrifié,
impavide.

au-dehors, l'orage
les cris muets du dedans
tressaillent.

sous ma peau,
tout sourd et gronde,
en attendant l'absence

et pourtant, ton chant lointain
me parvient comme un ruisseau.

l'insouciance des criminels !...

un ciel gris,
dévasté,
recouvre nos silences.

je gratte, je creuse,
je fends la terre.
des scories de mémoires s'échappent
de son ventre creux.

chaque minute
passée loin de toi
s'étire vers l'horizon plat.

je te vois apparaître et disparaître
au gré de la lumière faiblissante.
je sais qu'il est temps,
que tu deviens souvenir.

l'homme qui passe
se découvre à ma vue.
je happe son odeur,
lourde et vieille de passé.

son regard
me transperce
et la brûlure de son empreinte
marque la doublure interne de mon corps.

enfant un jour,
je me réveillerai
vieux de son poids
pour toujours.

l'aigle s'asphyxie
au plus haut de son vol.

le serpent
alourdi
craque sous sa mue de poison.

et Nietzsche rigole,
volatile,
libre.

qui arrêtera
ces fuites éperdues,
ces transits d'infortune ?

une vie après l'autre,
nous courons derrière notre devenir,
aveugles,
transis.

nos seules ponctuations,
de regards échangés
en corps qui s'entrechoquent,
volent
des parcelles d'éternité
à ces densités factices,
dévoilant
par à-coups
ce grand vide troublant.

une trace.
une empreinte.
la couleur délavée de tes yeux.

je m'accroche
en vain
aux remparts de nous deux.

je survole
un abîme sans fond
dans lequel je te sais présent,
détaché de tout lien.

libre
dans ce nouvel espace,
tu colores le regard d'un autre.
il pleure déjà.

de lourds sillons
bordés de sang.

des entailles creusées
dans mon corps
affolé.

je m'enfonce
au fil des jours
dans une souvenance boueuse.

englouti
peu à peu
par cette bouche béante,
vorace.

pourtant,
tout se calme autour de moi.
l'habitude me revêt.

des humeurs
atrabiles
qui rythment ton absence,
je ne retiens rien,
qu'une suite interminable
de silences
et d'attentes vaines.

un mot,
une image de toi,
et mon corps atone
se désordonne à nouveau,
happé vers la lumière.

scintille
dans l'obscurité,
une flamme obstinée,
persistante.

au milieu de mes océans
déchaînés,
j'aperçois
ce sémaphore dérisoire.

au creux des remous,
avalé par les flux
d'un chaotique voyage,
je garde,
gravé au front,
l'image de cette île paisible.

une joie diffuse
envahit
mon corps qui meurt.

II

au jour
des derniers mots,
tu as marqué mon front
du viatique funeste.

depuis,
je cours dans
les foules bruyantes,
oublieux
des douceurs et des refrains
des autres.

leurs répétitions
insupportables m'éloignent
du son de ta voix.

au sommet des montagnes,
je crie ton nom.

ne m'oublie pas,
caché au sein de la terre.
tu m'as porté en toi,
dans ce voyage
d'infortune.

tu m'as éjaculé
dans l'ancre chaud
de sang.
j'ai vécu dans ton reflet.

mon être,
secoué du désir de toi,
a cherché ton double
au-dehors.

au-dedans,
ton empreinte indélébile
me tient marqué
et seul,
en cette absence si vaste.

la femme est liquide.
de ses yeux,
jaillit
une lave brûlante.

elle encercle
l'homme
au peu de joie.

il gît là,
exsangue,
et dans l'attente
d'un futur régurgité.

haletant,
il oublie
de puiser
au fond de ses craters.

brise légère.
particules luisantes
dans l'assoupissement d'une journée
lente,
aux contreforts de l'été.

mon esprit,
libéré
des entraves de nos vies
emmêlées,
flotte dans la senteur
d'une enfance retrouvée.

parle-moi.
dissipe
le brouillard des autres.

je t'ai rêvé hier soir.

tu étais en lumière,
sur la vague porteuse.
j'attendais
sur la plage,
le cœur étouffant de toi.

depuis,
je tiens mon sexe,
enserré
dans mes mains
abandonnées.

une brume
glacée
s'insinue dans mon ventre.

pas à pas,
le cortège de Novembre
emporte
ton rire clair.

les yeux
plissés de solitude,
je marche
derrière ton corps
qui,
à une distance
déjà incalculable,
se corrompt
et sourit enfin
à son avenir radieux.

un ouragan de chair,
violent
et implacable,
s'abat
sur nos deux vies,
séparées encore hier
et aujourd'hui
en quête de nos bouches respectives.

l'élan inéluctable
qui nous floue,
nous choque
l'un à l'autre,
érige mon sexe fou
dans ton ventre affamé.

demain,
je chercherai nos liens.

tu seras déjà loin.

je te chuchote
au cœur
les mots des anges à la dérive.

tu pleures
du bonheur recouvré.

nos doigts
déliquescents
labourent une terre
connue de nous seuls.

l'ennui n'a pas de prise
sur ces secondes à rebours.

nous apercevons
un instant,
les enfants d'avant
qui jouent à dilater leurs corps
gorgés d'espérances
futiles.

de gouffres en gouffres,
j'enjambe
le néant
pour te rejoindre.

l'étincelle
de ton œil
me guide à l'infini.

III

douce,
sous ta peau diaphane,
des perles de nacre,
des rivières
de pluie,
qui miroitent
à la cassure du jour.

je compte
une à une
les larmes
qui jaillissent de notre passé.

seul,
face à notre pénombre,
je m'endors
sur la courbe de tes reins.

nos fluides,
aux rivières salées,
abreuvent
ce silence obsédant,
insidieux,
qui cède encore
aux bruissements de la chair.

aux désertiques alliances,
en l'absence de secrets
des entrailles,
je vise la ligne droite,
qui orne le front
des fantômes
à venir.

me reconnaîtront-ils ?

coiffé d'un ciel de nuit,
je suis posé,
tel un insecte fragile,
au seuil
d'un avenir incertain.

chaque son,
chaque odeur,
éveille mon corps vibrant.

une conscience
en attente de demain,
prête à éclore
dans la chaleur
moite
de l'obscurité.

la chrysalide
explose
à l'aube de la lumière.

le crissement
d'un corps lourd dans la neige.

un halètement glacé.

chaque pas,
déjà prisonnier du passé,
fraye la trace
de mon passage.

les blancheurs d'après
l'effaceront bientôt.

inexistant
à chaque instant.

j'avance plus léger
à mesure
de mes morts successives.

le bourgeon.
la fumée.
l'air.
la pluie.
les racines.

tout me ramène vers moi.

les cycles éternels m'incorporent.

la conscience
de mon bref passage
renaît
dans la larme de ton œil.

je puis
à la source
de l'arbre.

notre rencontre
inopinée
me dissout un instant.

l'éternité est en cours.

n' imagine pas me perdre...

nos bras,
nos langues,
nos sexes
s'enlacent
dans nos souvenirs.

nous avons existé.

la séparation
serait
de ne nous être
jamais rencontrés.

un.
à première vie,
je suis un.

deux.
je me sépare
dans toi.

trois.
nos deux êtres
musent un son d'ailleurs.

tout disparaît.

nous sommes des millions
à flotter
dans la matrice indissoluble,
à attendre
une prochaine existence
factice.

une étincelle
dans l'univers.

un crépitement
sauvage
et incoercible.

nos existences
s'éteignent à la lueur des étoiles.

pourquoi tant d'acharnements ?

IV

ton cou,
ta bouche,
les poses alanguies
de ton corps préraphaélite,
se figent
dans ma mémoire
vieillissante.

entre Ophélie et Sébastien,
des lits et des rivières,
des flèches acérées,
nous séparent
tous les jours
un peu plus.

je vois ta chair,
dans les fleurs,
qui exulte.

je compte,
goutte à goutte,
ton reflet de pluie
sur les jours interminables.

les cris des enfants
au-dehors
réveillent nos rires,
du temps où je ne nous pensais
jamais faner.

et là,
je tombe.

l'ivresse des sens oubliée,
je tombe.

tes doigts
délacés des miens
qui glissent dans la nuit,
je tombe.

des milliers
de petits silences cristallins,
durcis
par le mouvement du temps.
je tombe.

à la renverse.
la nausée au bord du cœur.
tes yeux de glace me regardent de loin,
tomber.

les flamboiements extatiques
de ta chair
irisée de plaisir.

je t'imagine,
le sexe
ivre d'attouchements cruels
et gorgé de fluides étranges,
m'oublier.

dans un cri.

mes membres
portent un corps-minéral,
aride,
brûlé de solitude.

je rêve
à ces rivières lointaines
qui abreuvent les terres aux failles hérissées
de soleils disparus.

vert.

le jaillissement de couleur
a soudainement effacé
ces mois engourdis.

la bouche au ras du sol,
j'ai rampé
jusqu'aux premières naissances végétales
érectiles
dans les craquements de la terre.

et là,
j'ai pleuré,
les cheveux éparpillés
dans le souvenir du printemps des enfants qui
rient,
encore.

un goût
vert-de-gris.

la saveur âcre
des moqueries adolescentes
qui défient les âmes déjà usées.

nos pleutres hésitations
révèlent
les bris fracassants
des visites passées.

comment soutenir l'insupportable légèreté
de ces vieillards à venir ?

encore un mensonge amer ?

un soleil translucide
étalé
au fond de mes yeux,
je repose mes souvenirs.

un espace
entre deux chaos.

je retiens le souffle
d'une vie qui s'enfuit.

une course après l'autre,
tu te jettes
dans un avenir mortel.

la tête
aspirée par les séquences inachevées,
le corps
emporté par les mouvements inexorables
des vents contraires.

stop.

arrêt sur mirage.

mes doigts sur ta peau,
je glisse
dans les courants souterrains
de ton corps.

te posséder
n'est rien.

je veux m'unir à tes soubresauts
dans le pouls de l'univers.

V

la nuit moite.

un ciel trop bas.

je bande mon corps,
marqué
de tes doigts absents.

une flèche liquide
perce ce corps
dont je ne connais pas l'odeur.

je me détourne
afin de rêver
de tes yeux.

propulsé
dans l'infini,
je m'annihile.

un état de grâce
soutenu par un son familier.

des myriades d'éclats de lumières
suivent ma trajectoire ordonnée.

l'attente interminable
s'achève.

tu es là.

nos corps désordonnés
se découvrent enfin.

de sombres mutations solitaires
nous ont implacablement attirés
l'un vers l'autre.

les tempêtes de l'univers
s'apaisent.

suspendus
au-dessus du vide,
nos luminosités s'envahissent.

le chaos se tait.

tout est en ordre.

pour une fraction d'éternité.

offert
à toutes les dépossessions,
il s'adosse
à l'écorce humide des arbres.

un demi-sourire
voile
son visage opaque et lumineux.

son corps
nourrit la mousse du temps.

un corps
qui ne s'appartient plus,
qui a rejoint les univers multiples.

lourde, pleine.

un ventre si souvent assouvi.

elle marche
jusqu'au bout de ses nuits
tempétueuses.

les furieuses protubérances
que sa bouche épouse
explosent
dans ses entrailles putrescentes.

seule
la pluie salvatrice
délave ses aubes ridées.

deux corps aux courbes sages
reposent dans les replis cachés
d'une interminable aurore.

idoines et résignés,
ils ont perdu la mémoire
des volcans ouverts.

un étrange sommeil
fige leurs yeux ouverts
sur le néant.

cet infime sourire
à la commissure des lèvres
éclipse toute intrusion abusive.

il en suinte un ennui,
têtu et tenace,
qui résiste même
aux blessures
de joie.

agrippé
aux tables désœuvrées,
il enroule le coin des nappes.

un espoir catatonique.
plat.
sans issue.

en recomptant les nœuds,
il sourit à la mort.

une flamme
déchire les noirceurs
sidérales.

et nous tous,
acidalies kamikazes,
nous écrasons implacablement
au feu de la cible
lumineuse.

l'ordre du monde ?

un sommeil alangui
au creux
de ma nuit défaite.

tu reposes,
lisse et doré,
dans nos draps maculés
de cris lointains.

un sourire
flotte
sur tes rêves d'enfant.

et ton sexe,
à l'aube du réveil,
roule vers ma bouche inquiète.

VI

muets,
nous errons
dans les labyrinthes
de nos vies entremêlées.

les cascades de rires
du passé simple
s'évaporent
au chevet du lit
défait.

aux temps glacés
immémoriaux,
tu portes
ton désaveu flamboyant.

tu existes,
comme un sceau
gravé à mon front
avide.

crie, mon ange !

laisse
le râle de ton corps
hurler
sa satiété.

nos êtres en fusion
éclaboussent
la nuit
de lumière.

les chuchotements
de l'ombre
viendront bien
avec l'aube.

des doigts fripés
au papier qui craque.

une infinitésimale distance
qui se mesure entre deux naissances.

des millions d'instants arrachés au temps.

cet homme
qui voyage
dans les crevasses
des crépuscules agonisants.

je le vois enjamber
les corps désarticulés
de fantomatiques souvenirs.

le cœur statufié,
je me souviens.

deux yeux
de cuivre
et une griffe
sur mon cœur.

la paternité
en silence
que tu m'as offert
s'est posée
comme une patte de velours.

ma main sur ta fourrure,
j'attends
le soir qui tombe.

ton regard-diagonale
me percute.
une flèche de diamant
pulvérise
mes attentes.

lacéré
dans mes doutes,
je comprends notre solitude.

des vapeurs méphitiques
exhalées
de notre NOUS d'aujourd'hui.

juste assez d'alcool
pour enflammer
notre hypothétique lendemain.

j'avance
au front du désert.
les soleils noirs
se gravent sur ma nuque.

courbé,
fourbu,
emporté par les vents
du passé,
je me dissipe
dans les sables.

l'infrangible lien
de tous les temps réunis.

nous,
dans la ligne droite.

VII

obscurité de mise,
tu frôles
en oblique
les tissus
de nos nuits séparées.

lourdes,
les moires affadies
de nos retrouvailles
écrasent la couleur de l'aube.

sous l'eau flavescente
de ton œil clos,
je lis
les grimoires des dieux.

l'arcane scellé
de ta chambre crépusculaire
me condamne à cette attente
mystérieuse.

je rêve.

évanescences,
furtives,
les courbes du corps
de l'ancien adolescent.

dans l'ancre de la nuit
carnassière,
renaissent les gestes
aveugles,
les cris
des corps muets,
stupéfaits de plaisir.

combien
d'offrandes à ton effigie,
de libations répandues
aux marches de ton temple ?

mes vaines sécrétions
à nourrir la divinité
distante
ont eu raison de mon désir.

une équanimité pulsante
rythme mon nouvel horizon.

l'exqu Coastité
de tes lèvres
affole le sens de mon souvenir.

accroché
à tes dents rieuses,
un lambeau de ma jeunesse
ressurgit
de l'abîme passé.

quinze ans !
le goût de l'herbe mâchée
impatiemment.

une sourde angoisse
devant la perplexité
des possibles.

dans l'œil
d'une loupe lunaire,
au loin,
j'aperçois nos êtres
flottant
dans ces marécages abiotiques
qui se bousculent impitoyablement
vers une extinction annoncée.

nos consciences
oscillent
dans l'infinitude des mondes parallèles.

de téméraires scintillements
éphémères
dans une avalanche de vide.

tout lui revient.

ce corps adamantin,
ciselé d'ébène et de pourpre.

ces gémissements
étouffés par des chairs éparses.

les turgescences rythmiques
des armes affûtées.

la dualité
brièvement anéantie
par la saillie libératrice.

enveloppée
dans un sanglot de gratitude,
une mémoire extatique.

mon être
vibrionne
aux sources étincelantes.

un tropisme désespéré
m'orpheline,
me dissèque,
m'arrache au fil d'argent,
tênu,
invisible,
que je sais me retenir
à peine
au bord des gouffres sidéraux.

une seconde a passé.
un phœnix se transfigure
dans le flamboiement de l'aube.
je reprends mes pas interrompus.

•

au bord du jour,
dans le chatoiement du soleil qui revit,
je lave ce goût de cendres
le craquement des ailes renaissantes
me pousse vers le soir.

•

une vie a passé.
l'ange-oiseau prépare sa courte nuit.
une mort
à portée de mes plumes.
l'embrasement imminent
qui ponctue mes souvenirs d'ailleurs.

mon amour du Tout
se heurte
à l'infinitude du temps.

VIII

palimpseste érotique
ton corps,
maintes fois exalté,
efface les coulures du plaisir.

tu t'offres
en vestale dionysiaque
à mon double,
venu du fonds des temps.

je vous observe,
du revers de ma solitude,
réécrire vos reconnaissances.

petit dieu,
d'or et d'ébène,
ton visage
s'enfuit de moi.

nos lèvres
descellées par les vertiges
du temps,
arides,
ne goûtent plus
le nectar et la pulpe
délaissés.

enivré
de tes liqueurs viniques,
je parle
en langues vernaculaires que,
seul,
le souffle des anges égarés,
diffuse encore.

tu souris
et nos distances
se creusent
inexorablement.

des traces de toi,
perdues
au fond de ma poitrine.

l'amoncellement des jours
errants et stériles
me rend au bout de mon souvenir.

je marche,
je ris,
dans des pièces sans écho.

je ressors
aussi creux qu'avant toi.

un long tunnel
obscur.
des bousculades
frénétiques.
des cris incohérents.

et pourtant,
en deçà de la matière,
ce son sans souffle,
sans fin,
que nos consciences mystifiées
chassent sans cesse.

sourdes
à la vibration-mère,
elles flottent,
déliées de leur source.

nos lourdes étreintes
ont fait leurs œuvres.

disloqué en toi,
je râle,
blessé et victorieux.

les enfants du dehors
s'ébattent en riant.

dans notre hébétude
assouvie,
nous rêvons
aux étés de notre jeunesse
insouciant.

arc-bouté
dans l'espace,
ton corps est prêt
à inonder le ciel.

tu me regardes
une dernière fois
et ta flèche
transperce son corps offert.

au loin,
les dieux qui dansent.

tu retraces
les architectures des hommes
avidés
me laissant pantelant
et seul,
au bord de ma solitude.

reviens.

laisse
ton cœur m'attendre.

je veux
te retrouver
dans le désordre
de nos corps anxieux.

un tremblement
fébrile
assouvira
ma faim de toi.

ne crains pas.
rien n'arrêtera
mes doigts d'aveugle.
ils sauront explorer
les vicissitudes de ta peau
harassée.

et, comme aux printemps d'avant,
nos gorges exploseront de lumière.

à ton front consacré,
je pose la marque de mon doigt.

au-dessus des sept sceaux alignés,
la fleur lumineuse
déverse
son nectar d'or,
sa sève inépuisable.

nous restons face à face,
éclaboussés d'étoiles,
au seuil des univers béants.

je mets ton corps
au diapason
de l'imperturbable son,
dans un espace
où les marques sigillaires
et les couleurs de l'arche
fusionnent jusqu'à étinceler
de milliers de géométries holographiques.

nos êtres épousés rejoignent la masse incréée.
de retour à la source,
nous sommes.

... du silence ...

... silence ...

...

nos chairs épouvantées
se rejoignent enfin
dans la laiteuse douceur
des brises galactiques.

au diapason
de l'ordre intemporel,
nous anéantissons nos souvenirs
et, peu à peu,
disparaissons de nos mémoires.

nos yeux éblouis
aspirent
le nectar matriciel
et nos corps originels,
oublieux des interruptions brutales,
reprennent sans faillir
le mouvement uni
de la danse divine.



Lac Brome Décembre 2004